LA MEUTE

Dans les ténèbres où tout commence, mon museau m'enseigne tout ce que je sais.

J'ai un frère. Sharp. Plus grand, plus gros, et la grogne aux babines. Des sœurs, aussi. Pounce, qui adore la bagarre, et Wag, qui passe son temps à parler à sa queue. Enfin, il y a Warm, mon préféré parmi tous. Sans cesse lové dans mon cou, il est le seul louveteau à être plus petit que moi.

Je hume chacun d'entre eux, la terre humide au-dessus de nous, l'herbe sèche en dessous ; j'arpente le cercle de notre tanière tandis que les autres sommeillent ; j'apprends à courir le long du tunnel en côte. Ils m'appellent Swift, car j'ai été le premier à tenir debout et à marcher. Mais quel que soit l'endroit où je vais, mes pas me ramènent toujours au cœur de la tanière, dans ce creux riche de toutes ces odeurs dont je n'aurai jamais assez. Celles de notre chez-nous. C'est justement dans ce renfoncement de terre que me parvient, porté par le vent, le plus agréable de tous les parfums. Mère.

Elle nous tourne autour, une fois, presse son museau contre les nôtres, un à un, puis s'allonge dans son creux. Sharp, Pounce et Wag se jettent sur son ventre, assoiffés. J'aurais pu les devancer, mais le pelage de Mère exhale tant d'odeurs. De son bassin à son épaule et

jusqu'en son souffle chaud, je perçois des senteurs sans noms. Je n'ai qu'une envie, aller au-delà de la bouche du tunnel d'où s'écoulent les rayons de lumière pour y baigner ma truffe. Mais Mère nous l'interdit.

– Défense de passer, nous a-t-elle mis en garde.

Le repas a commencé sans moi. Warm se traîne doucement vers le dernier point de lait disponible. J'y plonge avant lui, et là – ahhh ! – tout n'est plus que gorgées, coulées, bouffées longues et rapides. Mère nous chante le vaste monde extérieur durant notre repas, nous chante l'histoire de notre vie dans les montagnes. Je m'imprègne de ses paroles comme je le ferais d'air ou de lait – la meute, les montagnes, les wapitis, les étoiles, le vent, la pluie, les cris, la chasse, les montagnes, la meute.

Ventre au sol, comme à son habitude, Warm se tortille en gémissant sous mon poids, puis pousse sa tête tout contre mon menton. Pop ! Ma source n'est plus. L'estomac à moitié plein, je migre. Je ne me risquerais pas à approcher Sharp. Il est plus grand que moi, après tout, et plutôt dangereux sous ses airs de fanfaron. Je donne un coup de museau à Pounce… qui me marche sur la tête. Wag, elle, me cède sa place lorsque je lui rentre dedans. Elle s'en va bousculer sa sœur, qui bouscule Sharp, qui se tourne vers Warm, les babines retroussées, avant de grogner ces mots dont nous avons tous appris le sens :

– À moi !

Warm part se rouler en boule seul au fond de la tanière. Rassasiés, nous plongeons l'un après l'autre dans le monde des rêves. Mais, alors que je me sens sombrer, moi aussi, une douce odeur m'interpelle. Je bâille, tends le nez. Oui… Oui ! Il reste encore du lait, juste un peu. Et il sera pour moi. Avec ça, je finirai par devenir plus grand que Sharp. Chaque point de lait m'accorde une ultime gorgée. Désormais, je sais ce qu'ignorent tous mes frères et sœurs : le lait de fin de

tétée est le plus sucré de tous. Je lèche les dernières gouttes de mon menton et me pelotonne autour de Warm afin qu'on ne l'écrase pas dans l'obscurité.

– Je veux savoir, j'implore Mère, le museau tourné en direction du tunnel. Quand pourrais-je sortir ?

– Nos terres sont sauvages et affamées, me répond-elle. Et toi, mon petit, mon louveteau, tu as la chair tendre et savoureuse. Attends d'être plus grand.

Les yeux rivés sur une flaque de pâle lumière que laisse filtrer le « Défense de passer » au bout du tunnel, elle soupire :

– Attends d'avoir tes chances au combat.

J'étouffe le bâillement qui me vient tandis que ma truffe tend vers la lumière. Je n'ai aucune envie d'attendre. Mes frères et sœurs, doucement, inspirent, puis expirent le souffle des profonds endormis. Ma tête dodeline, mais je lutte.

– Dis-m'en plus.

– La meute appartient aux montagnes, et les montagnes appartiennent à la meute, commence-t-elle. Et sur nous tous brille la lumière de l'étoile du loup.

Je l'écoute, du moins jusqu'à ce que le monde des rêves s'insinue lentement sous mes yeux et m'emporte.

*

* *

Ainsi continué-je à dormir, puis à me réveiller, à manger, puis à me rendormir. À mon réveil, je constate que Mère a disparu. La bouche du tunnel brille d'une lueur blême et froide. Je hume, comme pour vérifier chacune des cinq odeurs de la tanière ; la mienne, celle

de ma fratrie, de la terre au-dessus, de l'herbe sèche en dessous, et celle du creux où s'accroche tel un écho le souvenir de Mère. Tout est à sa place. Rien ne manque.

Hormis le lait dans ma panse. Je la sens se balancer d'un côté à l'autre tandis que je tourne en rond. Il y a moins de place, ici, désormais. Plus aucune odeur à découvrir. Rien que des corps grandis sur lesquels trébucher plus facilement. Et Sharp est toujours le plus imposant de tous.

Jamais Mère ne nous a laissés seuls aussi longtemps. Warm gémit, sa tête contre mon épaule.

– La meute appartient aux montagnes, et les montagnes appartiennent à la meute, clame Wag.

– Et sur nous tous brille la lumière de l'étoile du loup, achève Warm.

Ils enchaînent en se contant mutuellement le reste de l'histoire.

Sharp fait mine de se moquer de l'absence de Mère, mais il mordille Pounce juste au cas où elle aurait bon goût. Elle le plaque au sol et le piétine de bon cœur. Moi, je pars renifler le Défense de passer au bout du tunnel. Un louveteau doit apprendre par lui-même.

Warm frissonne de me voir prendre un tel risque. Mais je m'en moque. Une seule de mes pattes a dépassé la limite. Deux, maintenant. Puis trois ! Trois pattes au-delà de l'antre et, déjà, je capte de nouvelles odeurs. Le ciel, qui coiffe cette sombre tanière extérieure, est percé d'un cercle laiteux scintillant autour duquel luisent d'innombrables et minuscules points blancs. Il y en a tant… Plus que toutes les queues, toutes les griffes et tous les crocs qu'il m'a été donné de voir. Je ne peux les quitter des yeux.

La brise apporte avec elle l'augure de ce qui, pour moi, n'existait jusqu'à présent que dans les histoires : pin, souris, hibou, sapin, myr-

tille, eau. Il flotte dans l'air plus d'odeurs que je ne peux nommer. Je m'avance encore malgré la mise en garde de Warm qui m'octroie un coup de tête.

– Défense de passer ! crie un loup, au loin.

Je me couche. Immobile. Il m'est inconnu.

Je renifle. Immobile, toujours. C'est l'odeur d'un non-Mère.

Je renifle. Remue la queue. Éternellement immobile.

Son parfum, pourtant, je l'ai déjà senti sur elle. Ce loup est des nôtres. Je m'approche à ras du sol.

– Défense de passer !

Warm a depuis longtemps regagné les profondeurs de la tanière. Je ne peux empêcher ma queue de s'agiter. Elle bat le plafond du tunnel et fait pleuvoir la terre.

– Silence !

Mon museau s'abaisse. Je n'ai pas l'intention de m'incliner, mais la voix de ce loup m'écrase.

– Écoute, m'intime-t-il, d'un ton moins brusque cette fois.

Je tends l'oreille. En plus des odeurs, la brise transporte les sons.

Les bruissements, grincements et craquements des arbres fouaillés par le vent, à proximité. Les hululements et autres bruits de pas, plus loin. Et soudain, un cri.

– Aouuuuuuh !

Mon poil se hérisse. Ce son : il sort tout droit de mes rêves. Je sens gonfler au plus profond de mon être une réponse, mais peut-être ne remonte-t-elle pas d'assez loin, car le loup, notre gardien, prévoit son irruption.

– Silence, siffle-t-il. Silence !

Je ravale mon cri, assis sur ma queue frémissante. Dans l'attente, et ma faim oubliée, je m'abreuve de ces nouveaux bruits. Le gardien